

et que, souvent, vous manquiez des choses les plus nécessaires à la vie ?

Cela prouve, ce qui est plus douloureux encore que le reste, que votre fils n'a pas de cœur.

— Oh ! monsieur le marquis. . .

— Il ne le fait que trop voir. Tenez, j'ai fait une triste découverte.

— Laquelle, monsieur le marquis ?

— Non seulement Sosthène n'aime pas sa sœur, mais il a pour elle de la haine.

— Oh ! monsieur le marquis, ne croyez pas cela ! s'écria-t-elle.

— Cela est, madame. Hélas ! je voudrais me tromper !

Madame de Perny baissa la tête. Elle était accablée.

Le marquis reprit :

— Je partage un peu l'opinion des gens que la conduite de votre fils scandalise et qui prétendent qu'il y a dans sa tête un grain de folie.

— Il m'arrange bien, mon cher beau-frère, pensait Sosthène, qui ne perdait pas un mot de la conversation.

— Mais laissons ce sujet aussi pénible pour vous que pour moi, continua le marquis. Vous m'avez fait l'amitié de m'écrire ; je me suis empressé de me rendre à votre invitation, pensant que vous aviez à me faire une communication pressante ou quelque chose à me demander. Veuillez me dire de quoi il s'agit.

Madame de Perny parut embarrassée.

— La mère de la marquise de Coulange ne doit pas craindre de parler devant le mari de Mathilde de Perny, ajouta le marquis avec son sourire plein de bienveillance.

— Je connais vos nobles sentiments, monsieur le marquis, répondit madame de Perny, et j'ai su apprécier depuis longtemps tout ce qu'il y a de bon et de généreux dans votre cœur ; cependant j'éprouve une gêne pénible. . .

— Je vous le répète, madame, vous pouvez parler sans aucune crainte.

— Vous m'encouragez, merci. Vous savez déjà pourquoi je vous ai écrit de venir me voir : j'ai quelque chose à vous demander.

— Dites, madame.

— Monsieur le marquis, sur la pension que vous voulez bien me faire.

— Madame, interrompit le marquis, ce n'est pas moi, c'est votre fille qui vous fait cette pension.

— Eh bien, sur cette pension, monsieur le marquis, je désirerais qu'une somme assez importante me fût avancée.

Le front de M. de Coulange s'assombrit.

Sosthène tressaillit, et il prêta l'oreille avec un redoublement d'attention.

— Est-ce possible, monsieur le marquis ? demanda madame de Perny.

— Cela dépend, madame, répondit-il.

— Chaque mois, on pourrait me retenir la moitié.

— Grâce à Dieu, répliqua-t-il vivement, la marquise et le marquis de Coulange n'en sont pas à faire de ces calculs mesquins. D'ailleurs, en ce qui concerne votre pension, madame, c'est l'affaire de Mathilde. Ne parlons donc plus de la pension, qui vous sera servie régulièrement comme par le passé.

— Alors, monsieur le marquis, c'est un emprunt que je suis obligée de vous faire.

— Je ne suis pas un prêteur d'argent, madame ; il m'arrive quelquefois, je pourrais dire souvent, de donner quand je crois bien faire. Quel est le chiffre de la somme dont vous avez besoin ?

— Quinze mille francs.

— L'air mécontent du marquis s'accentua.

— Pour votre fils ? interrogea-t-il.

Les yeux de Sosthène étincelaient.

— Quinze mille francs ! murmura-t-il.

— Non, monsieur le marquis, non, répondit madame de Perny, ce n'est pas pour mon fils ; il ignore que j'ai besoin de cette somme.

Le visage de M. de Coulange se dérida.

— C'est bien, dit-il. Puis-je vous demander l'emploi que vous voulez faire de ces quinze mille francs ?

— Il y a quelques mois, monsieur le marquis, je me suis trouvée gênée, dans une situation difficile. . .

— Je comprends, une dette de votre fils à payer.

— Eh bien, oui, une dette à payer.

— Alors ?

— Une de mes anciennes amies m'a prêté ces quinze mille francs à l'insu de son mari. Comme vous le voyez, c'est une dette d'honneur que j'ai contractée. Aujourd'hui, pour ne pas se trouver elle-même dans une situation pénible, mon amie me réclame la somme et j'ai promis de la lui rendre.

— Et vous devez le faire, madame. Quel jour devez-vous rembourser les quinze mille francs ?

— Le plus tôt possible, aussitôt que je les aurai.

— Eh bien, madame, je vous enverrai cette somme où je vous l'apporterai moi-même demain, dans l'après-midi.

— Demain ! répéta sourdement Sosthène.

— Oh ! monsieur le marquis, balbutia madame de Perny, comme vous êtes bon pour moi, que de reconnaissance !

— Demain, dans l'après-midi. . . quinze mille francs, se disait Sosthène, une lueur livide dans le regard.

— Vous reste-t-il encore un peu d'argent, madame ? demanda le marquis.

Elle ne répondit pas ; mais le rouge lui monta au front.

— Ainsi, il ne vous reste plus rien ? dit le marquis.

— Plus rien, soupira-t-elle.

Le marquis eut comme un mouvement de colère. Mais il reprit aussitôt, son bon sourire sur les lèvres :

— Je ne veux pas que vous restiez ainsi sans argent ; aux quinze mille francs dont vous avez besoin pour acquitter votre dette, j'en joindrai cinq mille pour vous constituer quelque argent de poche. Mais je vous en prie, madame, que cet argent soit pour vous, pour vous seule ; que votre fils ne sache pas que vous le possédez !

Madame de Perny prit son mouchoir et essuya de grosses larmes qui roulaient dans ses yeux.

Le marquis s'était levé, et, avant de la quitter, il lui tendit la main.

Elle s'empara de cette main généreuse, sur laquelle elle s'inclina pour la toucher de ses lèvres. Puis elle fit entendre une sorte de gémissement. Elle était en proie à une émotion extraordinaire.

— Merci, monsieur le marquis, merci, prononça-t-elle d'une voix vibrante.

Elle se leva pour le reconduire.

— Ne vous dérangez pas, lui dit-il.

Elle l'accompagna jusqu'à la porte de sa chambre seulement.

Le marquis s'en alla en lui disant :

— A demain !

— Oui, à demain ! répondit la voix sombre de Sosthène.

Après avoir refermé sa porte, madame de Perny s'assit tristement, prit sa tête dans ses mains et pleura silencieusement.

Au bout d'un instant, Sosthène sortit de sa cachette, puis de sa chambre. Il s'arrêta un instant sur le palier pour écouter. Un bruit qu'il entendit lui apprit que la domestique était encore dans la cuisine. Alors il descendit lentement, avec précaution, sortit du pavillon et gagna la petite porte par laquelle il disparut.

Une semaine s'était écoulée sans qu'il eût fait une seule visite à sa mère. Elle ne devait pas encore le voir ce jour-là.

Le lendemain, dans la matinée, madame de Perny reçut une lettre de Sosthène.

Il s'excusait de ne pas être allé la voir depuis plusieurs jours ; il la prévenait qu'il avait l'intention de se rendre aux Ternes le jour même, dans l'après-midi. Il la pria de l'attendre et lui recommandait de ne pas sortir.

Vers deux heures, un domestique du marquis de Coulange se présenta chez madame de Perny et lui remit de la part de son maître un pli cacheté.

— Monsieur le marquis vous a-t-il dit d'attendre une réponse ? demanda-t-elle.

— Non, madame, répondit le domestique.

Et il se retira.

Madame de Perny ouvrit l'enveloppe, qui contenait, avec quelques lignes écrites par M. de Coulange, vingt billets de banque de mille francs.

— Si je n'attendais pas Sosthène aujourd'hui, se dit-elle, j'irais porter tout de suite à mon amie ses quinze mille francs. Mais ce n'est qu'un retard d'une demi-journée ; j'irai demain avant midi.

Elle remit les billets dans l'enveloppe et les plaça sur un rayon d'une armoire qu'elle ferma et dont elle mit la clef dans sa poche.

Comptant sur la visite de son fils, elle avait averti sa domestique, et celle-ci se mit en devoir de préparer un dîner un peu plus complet que d'habitude.

A sept heures, Sosthènes n'était pas arrivé.

Madame de Perny voulut l'attendre encore, elle l'attendit jusqu'à huit heures.

— Allons, se dit-elle tristement, il a oublié qu'il devait venir ce soir, comme toujours, il s'est laissé entraîner.

Elle poussa un profond soupir. Puis elle se fit servir. La domestique dont le poulet à la broche s'était desséché devant le feu, ne se gênait pas pour montrer sa mauvaise humeur.

Madame de Perny mangea à peine ; la contrariété lui avait enlevé l'appétit. Elle se leva de table et remonta immédiatement dans sa chambre.

La servante débarrassa la table, lava sa vaisselle et acheva son travail de la journée. Elle sortit ensuite pour aller causer dans la rue avec la concierge, sa fille et quelques voisines.

La soirée était très belle. Le ciel se constellait d'étoiles scintillantes ; l'air tiède était déjà parfumé ; le rossignol chantait sa chanson amoureuse.